

Le témoignage de l'opprimé

Publié à Lisbonne en 1974 et devenu quasi introuvable, « Miracle au Brésil », le récit d'incarcération du dramaturge Augusto Boal sous la dictature, paraît en français

GLADYS MARIAT

A l'origine de la parution en France de *Miracle au Brésil*, il y a le souvenir vif d'un texte devenu quasiment introuvable. Le récit que le dramaturge brésilien Augusto Boal (1931-2009) a écrit peu après avoir été arrêté, torturé et emprisonné à Sao Paulo en 1971, sous la dictature militaire (1964-1985). L'éditrice Anne Lima, chez Chandeigne, raconte une conversation de décembre 2019 : « Max de Carvalho, un poète et traducteur avec qui nous avons publié l'anthologie de poésie brésilienne [2012], me dit qu'il se souvient d'avoir fait une lecture hallucinée de ce livre dans les années 1980. » Dès lors, elle rêve de le lire, mais peine à mettre la main dessus.

L'ouvrage, paru en 1974 à Lisbonne, puis en 1979 au Brésil, dans une période d'ouverture, n'a jamais été traduit en France. Il est épuisé. L'éditrice de littérature lusophone finit, grâce à Internet, par en dénicher un exemplaire chez un bouquiniste de Sao Paulo. Il ne vend pas ses livres à l'étranger. Un ami l'achète à sa place et le lui fait parvenir. Anna Lima le lit d'une traite, bouleversée. D'Augusto Boal, elle connaissait le théâtre et les écrits théoriques. Là, elle est « sidérée » par l'humour dont témoigne ce livre où le fondateur mondiallement connu du mouvement du « théâtre de l'opprimé » – « fait par le peuple pour le peuple » – décrit la torture subie et la « bêtise humaine » de ses géoliers. Surtout, elle saisit l'importance de publier ce livre aujourd'hui, alors que le président Jair Bolsonaro a entrepris « une forme de réécriture de l'histoire, qui est une forme de négationnisme », selon l'historienne Anaïs Fléchet, dans la préface de l'ouvrage. Le régime mis en place après le coup d'Etat du maréchal Castelo Branco a causé des centaines de morts,

« Ce livre sur l'espoir de voir son pays changer et les gens qu'il a rencontrés en prison, il l'a écrit à Buenos Aires, lors de notre première étape en exil »

Cecilia Boal,
veuve d'Augusto Boal

des dizaines de milliers de prisonniers, en grande partie torturés, et autant d'exilés. Il nous apparaît, grâce au témoignage d'Augusto Boal, dans toute sa violence, aveuglément dirigée contre les « subversifs ».

« Ce livre sur les gens qu'il a rencontrés en prison et l'espoir de voir son pays changer, il l'a écrit à Bue-



Augusto Boal, le 5 avril 2006, lors d'un « théâtre-forum » à Nancy. BASSO CANNARSA/OPALE/LEEMAGE

nos Aires, lors de notre première étape en exil », se souvient Cecilia Boal, contactée par téléphone. Le soir du 10 février 1971, l'épouse du dramaturge attend son mari pour le dîner. Il ne rentre pas. Elle pense immédiatement que Boal, figure du théâtre expérimental et résistant communiste à la dictature militaire, a été arrêté. Il est accusé d'avoir fait passer des messages en provenance de Cuba. Depuis la censure préalable instaurée en 1968, les artistes sont la cible des militaires. Mais la police nie, pendant deux longs mois. La nouvelle de son arrestation déclenche une importante mobilisation à l'étranger : Jack Lang, qui l'a invité au Festival mondial du théâtre de Nancy, réunit plusieurs signatures, dont celles de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir ; Arthur Miller cosigne une tribune dans le *New York Times*. Le 25 avril 1971, un journal brésilien s'en fait l'écho. Deux jours plus tard, Boal est autorisé à sortir de prison pour se rendre à Nancy. Il ne rentrera dans son pays qu'en 1986, à la fin de la dictature militaire.

C'est à Buenos Aires qu'il rejoint les siens. En Argentine, puis au Pérou, Augusto Boal élabore la technique du « théâtre de l'opprimé », qu'il poursuivra à Paris, où la famille s'exile via Lisbonne après le coup d'Etat militaire en Argentine. Dès sa libération, Boal a commencé à écrire sur son expérience carcérale. Une pièce, *Tor-*

quemada, qui dresse un parallèle entre la Grande Inquisition et la dictature. Et *Miracle au Brésil*. Un récit écrit à partir de ses souvenirs, mais aussi avec les notes qu'il prenait sur un carnet en différentes langues pour faire croire aux gardiens qu'il s'agissait de cours, ainsi que des dessins de sa cellule, qu'il faisait passer à sa mère lors de ses visites. L'historienne Anaïs Fléchet écrit dans sa préface que ce « formidable témoignage sur les heures les plus sombres de la dictature brésilienne (...) dessine en creux le portrait de l'artiste et de ses luttes passées comme de ses engagements à venir ».

EXTRAIT

« — Tu vas devoir avouer que tu diffames le Brésil. Quand tu pars à l'étranger, tu diffames le Brésil. Tu diffames notre patrie et ça, c'est un crime ! Tu diffames notre pays !
Je me souviens qu'il n'arrêterait pas de répéter "Tu diffames ! Tu diffames !" Et je me souviens que j'ai demandé :
— Mais comment est-ce que je diffame ? Comment est-ce que je diffame ?
Et sa réponse, surprenante :
— Tu diffames parce que, lorsque tu vas à l'étranger, tu dis qu'ici, au Brésil, on pratique la torture ! (...)
Je n'arrivais pas à y croire. Et ça, c'était quoi ? Qu'est-ce qu'ils me faisaient ? Est-ce qu'ils ne pouvaient pas comprendre ça ? Ils me torturaient et en même temps affirmaient que la torture n'existait que dans la propagande faite à l'étranger par les mauvais patriotes. Cette scène était tellement bestiale que je n'ai pu réprimer un sourire. »

MIRACLE AU BRÉSIL, PAGES 108-109

Un échantillon du peuple brésilien



LE TITRE DU RÉCIT inédit en France d'Augusto Boal peut s'entendre de deux manières. Il se réfère d'une part à la période de croissance économique connue sous le régime militaire, entre 1966 et 1973. Mais, d'autre part, pour le fondateur du « théâtre de l'opprimé », il s'agit de bien autre chose : « (...) et c'est ça, le miracle, le miracle au Brésil, le peuple est vivant, bien vivant... » D'un bout à l'autre de son témoignage bouleversant, Boal tient cette idée : la vie, comme le théâtre, est une question d'approche et de regard.

A lui la distance brechtienne, l'ironie intelligente, l'amour pour ses personnages et le détail magique dans chaque scène.

On parle de personnages et de scène, car tout, dans *Miracle au Brésil*, semble avoir été vécu par l'auteur à travers le prisme du théâtre : sa kafkaïenne arrestation par trois hommes qui répètent trois fois tous leurs propos ; la bêtise des militaires qui saisissent son exemplaire du *Rouge et le Noir* ; et les « mocós », ces compartiments aménagés par les détenus dans la cellule qu'ils partagent à huit ou dix. Un rideau, des photos, divers objets, tel un décor dans le décor. Après l'attente et la torture qui occupent le premier tiers du livre, le récit fait se succéder

les saynètes, alternant épisodes tragiques, débats politiques et bouffonneries érotiques ou scatologiques. Un pharmacien japonais, un surveillant lubrique, un ouvrier exploité du nord du pays et un cuisinier fromager partagent la compagnie de Boal. C'est un échantillon du peuple brésilien qui s'est donné rendez-vous dans sa cellule. Ce peuple qu'il a consacré toute sa vie à défendre. ■ GL.M.

MIRACLE AU BRÉSIL
(*Milagre no Brasil*),
d'Augusto Boal,
traduit du portugais (Brésil) par Mathieu Dosse, préface d'Anaïs Fléchet,
Chandeigne,
416 p., 22 €.

Quand le texte paraît au Brésil, en 1979, il est lu, mais au milieu d'une abondante littérature de témoignage. Julian Boal, le fils du dramaturge, lui-même auteur d'articles sur l'histoire du « théâtre de l'opprimé » et animateur d'ateliers dans plusieurs pays, se souvient que ce dernier était par la suite « assez mécontent » que son livre ne soit plus publié au Brésil. Aujourd'hui, tout indique à ses yeux un regain d'intérêt des Brésiliens pour les écrits sur la dictature militaire. D'abord, il y a des thématiques et des pièces de cette époque reprises par « une bonne trentaine de troupes de théâtre de Sao Paulo », dit-il. Puis, il y a cette émission que sa mère propose à travers l'Institut Boal sur une chaîne YouTube, et qui reprend un concept de spectacle que son père avait monté sous la dictature. « Quatre dramaturges étaient invités à créer des scènes sur ce qu'ils pensaient de la vie au Brésil (...). Depuis le début de la pandémie, on pose la même question à des gens de théâtre. On en est au trente-cinquième épisode », se félicite Julian Boal.

Aux éditions Chandeigne, Anne Lima espère que la parution du texte en France relancera le livre au Brésil. La réaction d'un libraire brésilien à qui elle a montré le texte la semaine dernière lui semble de bon augure. Il n'arrêterait pas de répéter à l'éditrice : « Pourquoi on n'a pas ça ? Pourquoi on ne publie pas ça ? » ■